

"De Gaulle, le journal du monde 1890-1970", par Gérard Caillet, Denoël, Paris, 1980.

Extrait de journal évoquant Ch. De Gaulle.

"Le Petit Gaulois" [Périodique qui semble bien informé ; avec correspondant sur place (?)]

"Nos premiers blessés" ; Dinant (Belgique), 15 août 1914.

"Depuis que la déclaration de guerre de l'Allemagne a été remise, le 3, à la France, les événements se sont précipités. Simultanément (le 4) on apprenait l'attaque des Allemands en direction de Liège, la rupture anglo-allemande et la modification du dispositif français qui glissait rapidement de l'est vers le nord. Les armées belges font ce qu'elles peuvent. Quant aux armées françaises, elles se trouvent au contact, de l'Alsace à la Belgique. Qui dit contact dit blessés. C'est ainsi que le 1^{er} corps d'armée s'est heurté, devant Dinant, à un corps d'armées adverses qui protégeaient un mouvement vers Givet. Et c'est encore ainsi qu'a été blessé, sur le pont, le lieutenant Charles de Gaulle, du 33e régiment d'infanterie: une balle lui a déchiré le péroné droit, lui paralysant le nerf sciatique. Le lieutenant de Gaulle a reçu les premiers soins au poste de secours du château de Bouvignes. Il sera sans doute évacué sur Charleroi et Arras. Que nos blessés se rassurent : ils ne manqueront de rien."

Remarque : on notera la spontanéité du compte-rendu : De Gaulle n'ayant pas encore été évacué.

-- -- -- -- --

Extraits tirés du livre : La Génération du feu 1914-1918 ; Charles de Gaulle, Jacques Vendroux, Gérard Boud'hors, "Institut Charles de Gaulle (direction)", aux Editions Plon, Paris, 1983. Pages de référence : 28 à 31, 85-86 et 87-88.

Récit rédigé par le lieutenant De Gaulle, en septembre 1914, durant son hospitalisation à Lyon.

"15 août :

A 6 heures du matin, boum ! boum ! la danse commence, l'ennemi bombarde Dinant avec fureur. Ce sont les premiers coups que nous recevons de la campagne. Quelle impression sur moi ? Pourquoi ne pas le dire ? Deux secondes d'émotion physique : gorge serrée. Et puis c'est tout. Je dois même dire qu'une grosse satisfaction s'empare de moi : Enfin ! On va les voir ? J'avale un café dans un caboulot de la route et je parcours la compagnie. Les hommes ont fait le café. Ils entendent les coups de canon et les obus qui éclatent. Ils ont commencé par être graves, puis la blague reprend le dessus et ne les quittera plus. Je plaisante avec eux. Allons ! de ce côté-là, je parle de la frousse possible, tout ira bien ! Mais nous sommes maintenant bien mal ici. Les obus éclatent au-dessus de nos têtes. Nous nous rapprochons donc de Dinant. La compagnie est d'abord menée derrière un pâté de maisons, puis dans la tranchée du chemin de fer, de chaque côté du passage à niveau.

Là-haut, sur la citadelle, on entend une fusillade enragée. Les balles commencent à pleuvoir sur Dinant même. Les obus font rage, mais pas grand mal. Les hommes rigolent toujours.

Je m'assois sur un banc dans la rue du passage à niveau et je reste là par bravade. De fait, je n'y ai pas de mérite car je ne suis nullement ému. Tous les quarts d'heure je vais blaguer avec ma section bien tranquille dans la tranchée.

Voici que des blessés commencent à traverser Dinant. Ceux qui sont atteints légèrement paraissent enchantés. J'admire de tout mon cœur deux brancardiers civils de Dinant qui passent la Meuse plusieurs fois sous un feu d'enfer pour aller chercher des blessés à la citadelle. Mais fichtre ! Que fait notre artillerie ? Nous ne l'entendons pas tirer un coup de canon. Et voici que, vers 8 heures, l'ennemi prend pied sur la crête de la citadelle. Nous le voyons très distinctement tirer sur la rive droite du fleuve et notamment sur le passage à niveau chaque fois qu'il y passe quelqu'un. Deux jeunes filles sortent d'une maison et s'approchent de moi ! "Monsieur le lieutenant, y a-t-il du danger à passer sur cette route ?" demande l'une en montrant la route de Philippeville. L'autre n'attend pas ma réponse et crie "Viens donc ! poltronne !" Et les voilà parties toutes les deux, riant. Mon Dieu ! que j'ai eu peur pour elles ! "Oh ! mais cela va très mal à la citadelle", me dit H., sous-lieutenant de réserve et téléphoniste. "Ah !" Les blessés sont de plus en plus nombreux qui en reviennent. Ils racontent que le capitaine Carton est tué ; son lieutenant en premier, Desaint, tué ; son lieutenant en second, Allard, blessé ; son adjudant Fasquelle, blessé ; or la 12e ne vaut guère mieux. Le capitaine Bataille est blessé, le lieutenant Thuilliez blessé et pris, dit-on ; l'adjudant Riche tué...

Voici venir la 1ère compagnie (capitaine Lapertot) au galop sur la route de Philippeville. Pas moyen de se déployer à droite et à gauche de la rue. Il faut y passer et il n'y fait pas bon. En effet, l'ennemi a pris pied sur les hauteurs au nord de la citadelle. Il y a mis notamment ses mitrailleuses et crible de là tout ce qui est au-dessus du chemin de fer. Le passage à niveau notamment est battu par un feu infernal. La 1ère le franchit par section ventre à terre. "Bon sang ! me dit Bosquet en voyant ici le manœuvre. Vous allez en voir tuer un à chaque groupe." Cela ne manque pas. Le premier qui passe, un sergent, tombe tué raide. De Saxcé, qui commande la première section, la passe en avant, lui fait franchir le mauvais pas au galop, puis, très chic, retourne en arrière sur le passage à niveau, prend le cadavre par les pieds et le met tranquillement à l'écart. Toute la 1ère est maintenant passée.

Elle reçoit l'ordre de se déployer le long de la berge de la Meuse.

L'adjudant Vansteen de cette compagnie passe à côté de moi "Eh bien, Vansteen, ça va ?

- Oh ! mon Lieutenant ! Je n'irai pas loin !

- Mais si ! Mais si ! En voilà des idées ! Allons donc !

- Mon Lieutenant, je n'irai pas loin. Mais j'irai tout de même."

C'est son tour de se déployer avec sa section au tournant de la rue. Je le suis pour le voir faire. Il arrive au tournant ! Vlan ! Il lève les bras, fait trois pas de mon côté pour dire : "Vous voyez ! je vous l'avais bien dit !" Et tombe raide mort.

Et toujours pas un coup de canon français. Ce n'est pas la peur qui s'empare de nous. C'est la rage ! Oh ! que Dieu me préserve de jamais plus être en réserve aussi près de la ligne de feu ! C'est abominable ! On a toutes les misères du combat sans pouvoir se battre. On reste immobile, les camarades se font démolir, on assiste au lamentable défilé des blessés. Comme c'est encourageant pour la troupe ! On reçoit moult mauvais coups sans en rendre un seul.

Mais voici que les débris des 10e et 12e compagnies, une poignée d'hommes blessés, ont évacué la citadelle par ordre. Le commandant Grasse est pâle et triste comme la mort. Il est

resté là-bas jusqu'au bout. Ces tristes débris franchissent le pont de la Meuse aussi vite que peuvent les porter leurs membres blessés. Il leur a fallu d'abord dégringoler l'escalier de pierre de la citadelle et plus d'un a été pris et massacré sur place par l'ennemi. La 1ère compagnie, écrasée par le feu partant de très haut de la rive gauche, est entraînée par le flot et tout cela reflue dans la rue du passage à niveau.

C'est à nous d'intervenir. Car nous sommes une suprême réserve destinée avec deux sections du 148e à exécuter, si l'ennemi tente de passer le pont sur les talons de nos compagnies massacrées, une contre-attaque à la baïonnette !

"Sac au dos ! Baïonnette au canon !" Pour me rendre à ma section il me faut franchir le passage à niveau. Je décide de le passer au pas. Et effectivement je le passe au pas ! Mais bon Dieu ! Quelles fourmis dans les jambes !

Quelques mots aux hommes : "Attendez un peu ! La 1 le va donner. On va les f... à la Meuse." Tous sont pleins de résolution. On les conduira où on voudra.

Il faut, pour aller de la tranchée du chemin de fer où nous sommes à la rue où nous devons aller, franchir le terrible passage. Je le fais franchir quatre par quatre et au galop. C'est fait !

Maintenant dans le bout de rue c'est un entassement ! La 1 le, une compagnie du 148e, les débris de la 1ère. Tout cela avance résolument à la baïonnette jusqu'au bout de la rue. L'ennemi voit nos baïonnettes et ses groupes qui s'engageaient déjà sur le pont font demi-tour et filent ventre à terre à la citadelle.

Le capitaine Bosquet nous crie : "La 1 le en avant ! Sur leurs talons ! De l'autre côté du pont ! La 1ère section en tête !"

Je hurle : "Première section ! Avec moi en avant !" et je m'élance, conscient que notre seule chance de réussite est de faire très vite avant que l'ennemi, qu'on voit refluer précipitamment, n'ait eu le temps de se retourner. J'ai l'impression que mon moi vient à l'instant de se dédoubler : un qui court comme un automate et un autre qui l'observe avec angoisse.

J'ai à peine franchi la vingtaine de mètres qui nous séparent de l'entrée du pont, que je reçois au genou, comme un coup de fouet qui me fait manquer le pied. Les quatre premiers qui sont avec moi sont également fauchés en un clin d'oeil. Je tombe, et le sergent Debout tombe sur moi, tué raide ! Alors c'est pendant une demi-minute une grêle épouvantable de balles autour de moi. Je les entends craquer sur les pavés et les parapets, devant, derrière, à côté ! Je les entends aussi rentrer avec un bruit sourd dans les cadavres et les blessés qui jonchent le sol. Je me tiens le raisonnement suivant : "Mon vieux, tu y es !" Puis, à la réflexion : "La seule chance que tu aies de t'en tirer, c'est de te traîner en travers de la route jusqu'à une maison ouverte à côté par bonheur."

La jambe complètement engourdie et paralysée, je me dégage de mes voisins, cadavres ou ne valant guère mieux, et me voici rampant dans la rue sous la même grêle qui ne cesse pas, traînant mon sabre par sa dragonne encore à mon poignet. Comment je n'ai pas été percé comme une écumoire durant le trajet, ce sera toujours le lourd problème de ma vie. Enfin je parviens à la maison. Elle est pleine de gens qui, pris par la rafale, s'y sont rués en la voyant ouverte. Presque tous sont blessés ! Il y a là le capitaine et l'adjudant-chef de la compagnie : Béthune, un lieutenant du 148e et quelques soldats.

L'artillerie ennemie, jusque-là modérément harcelante, se manifeste maintenant violemment au-dessus de nos têtes et dans les rues, écrasant les nôtres sans contrepartie. (...)"